

Deux poèmes d'Ernst Stadler

Julien Collonges

Biography

A former student of Ecole Normale Supérieure at Fontenay-St-Cloud, where he studied philosophy and then passed the competitive examination obtaining the Agrégation, Julien Collonges is Research Librarian at the Bibliothèque Nationale Universitaire in Strasbourg, where he is responsible for the department of Arts and Literatures. Member of the editorial committee for the *Revue de la BNU*, he participated in organizing the exhibit *Orages de papier – 1914-1918 : les collections de guerre des bibliothèques* (2008), and has also curated numerous exhibitions: *Jean Sturm – Quand l'humanisme fait école* (2007), *Pouchkine illustré* (2010, with Dimitri Kudryashov), *Enfance mon amour – Die Jugend in der französischen Literatur* (2011, at the Württembergische Landesbibliothek of Stuttgart) and, most recently, *1914, la mort des poètes* (with Jérôme Schweitzer), which will open in autumn 2014 at the BNU. He has frequent occasion to translate German texts in keeping with his other activities.

Keywords

Ernst Stadler, Charles Péguy, 1914, Karl Ludwig Schneider, René Schickele, Otto Flake, Francis Jammes, Stefan George, Hugo von Hofmannsthal, Expressionism, Modernism.

Citation *Arts of War and Peace* 1.2. (November 2013) **Can Literature and the Arts Be Irenic?**
<http://www.awpreview.univ-paris-diderot.fr>

Peu connu en France, Ernst Stadler (1883-1914) est reconnu en Allemagne comme un des pionniers et des représentants les plus éminents de la poésie expressionniste. Le philologue allemand Karl Ludwig Schneider, qui fut l'éditeur de Stadler, rapproche ainsi sa poésie de celle de Heym et Trakl : « Heym, Trakl et Stadler ont tous trois été enlevés à leur création par une mort précoce. Leur œuvre marque le début de la poésie expressionniste comme elle en épuise aussi les possibilités. »

Né à Colmar en 1883 de parents allemands, Stadler étudia à Strasbourg et fit ses premières armes littéraires dans la capitale alsacienne au sein du mouvement de la « Jeune Alsace ». Aux côtés des écrivains René Schickele et Otto Flake, il milite pour une « révolution culturelle » alsacienne et développe notamment, dans la revue *Der Stürmer*, l'idée d'une « Alsace de l'esprit » (*Geistiges Elsässertum*) dont la singularité et le particularisme se caractériseraient paradoxalement par l'esprit de médiation et l'ouverture à la culture de l'autre. Son premier recueil de poèmes, *Praeludien* (1904), publié à cette époque, est encore très marqué par l'influence du symbolisme et de l'esthétisme fin-de-siècle de Stefan George ou Hugo von Hofmannsthal.

Ayant achevé sa thèse (consacrée au *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach) en 1906, il quitte ensuite Strasbourg : pour Oxford (1908) où, boursier de la fondation Rhodes, il travaille sur les traductions de Shakespeare par Wieland ; pour Berlin (1912), où il côtoie l'avant-garde expressionniste allemande ; et pour Bruxelles (1912), où il enseigne les langues et littératures germaniques à l'Université libre jusqu'au printemps 1914. Ayant un temps délaissé la poésie pour les travaux universitaires, la critique littéraire ou les traductions (Henri de Régnier, Francis Jammes, Charles Péguy), il recommence à publier des poésies à partir de 1910 dans diverses revues alsaciennes (*Straßburger neue Zeitung*, *Das neue Elsaß*) ou berlinoises (*Die Aktion*). C'est lors de ces années que, sous l'influence aussi bien de la poésie contemporaine française (Péguy, Jammes) que des poètes de l'avant-garde expressionniste berlinoise, Stadler opère un progressif mais radical tournant expressionniste. Il s'agit alors pour lui de se déprendre de sa fascination de jeunesse pour les mots creux et coupés de la vie de l'esthétisme symboliste, pour s'efforcer, avec humilité et détermination, d'embrasser et de célébrer la réalité dans son ensemble, jusque dans ses aspects les plus sombres et les plus sordides. Une « joie d'être au monde » (*Weltfreudigkeit*) inconditionnelle qui trouvera son apogée dans son second et principal recueil, *Der Aufbruch*, publié en décembre 1913, quelques mois seulement avant le début de la guerre.

A l'été 1914, Stadler, qui a accepté pour la rentrée suivante un poste à l'Université de Toronto, a quitté Bruxelles et donne quelques cours à l'Université de Strasbourg. Mais la guerre éclate et Stadler doit rejoindre son régiment d'artillerie. Le 31 juillet, il note dans son Journal de guerre, commencé ce jour-là : « Annulé le cours de ce soir. Achats le matin : revolver. » Quelques semaines plus tard, le 31 octobre, il est tué par un obus anglais lors de la bataille d'Ypres. Certains vers du poème « *Der Aufbruch* » prennent alors a posteriori des accents prophétiques : « Peut-être quelque part serions-nous couchés sous des cadavres. / Mais avant le saisissement et le naufrage / Rassasiés et ardents nos yeux boiraient au monde et au soleil. »

Les poèmes « *Dancing* » (« *Ballhaus* ») et « *La putain* » (« *Die Dirne* ») dont est ici proposée une traduction française inédite appartiennent tous deux à la période 1910-1913 qui marquent le tournant expressionniste de Stadler. Le premier, « *Ballhaus* » fut publié en 1912 à Berlin par l'éditeur expressionniste Alfred Richard Meyer dans une petite brochure du même nom, qui faisait partie de sa collection de « tracts poétiques » (« *Lyrische Flugblätter* »). Le second parut en 1913 dans la revue expressionniste de Franz Pfemfert, *Die Aktion*. Aucun des deux poèmes ne fut repris dans le recueil *Der Aufbruch*. Mais on peut y lire, déjà, certaines des influences et des thèmes majeurs qui marquent le tournant expressionniste du poète : le lyrisme de la grande ville, l'attention au quotidien des classes laborieuses, ou – dans « *La putain* » – la mystique du péché, sans doute empruntée à Péguy.

Ces deux traductions inédites ont été réalisées – sous la supervision avisée de Mme Maryse Staiber – dans le cadre de l'exposition *1914, la mort des poètes* qui sera présentée à l'automne 2014 à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNU). Organisée à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, en partenariat avec la Bibliothèque bodléienne d'Oxford et les Archives littéraires de Marbach, cette exposition sera consacrée à trois poètes européens de renom morts sur les fronts de la Grande Guerre. Outre Ernst Stadler, Charles Péguy et Wilfred Owen y seront mis à l'honneur. Elle marquera la réouverture de la BNU après plusieurs années d'un important chantier de rénovation (pour plus d'informations : www.bnu.fr).

Dancing

La couleur percute la couleur, comme les jets de fontaines faisant feu l'une dans l'autre,
Dans les jupes plissées d'oripeaux et le bouffant des blouses d'été. De chaque mur à la ronde, cent fois
Multipliée, de la lumière jaillit. Les flammes, qui se déversent en tressaillant dans le tumulte,
Se tiennent, plus haut, ramassées, dans les miroirs dorés, étrangères et sournoises, Comme figées et pourtant prolongeant le frisson vers les profondeurs insondables, Vivent, détachées et lointaines, puis de nouveau à l'unisson des couples
Qui sous le charme des mélodies toujours les mêmes, étroitement enlacés, s'avancent d'un pas souple,
Confusément tourbillonnent : des femmes, les joues fardées essoufflées de rouge, les cheveux à demi déliés,
Titubant, les yeux tout au fond juste un peu las, qui invitent à l'obscurité des heures vides,
Pendant que leurs corps s'inclinent l'un dans l'autre au rythme de gestes impudiques, Sérieuses et recueillies : et elles dansent, le regard crédule, les ballades
De cœurs consumés de fatigue, lascives et badines, baignant dans le braillement des violons
Comme dans un flot visqueux et tiède. Parfois un cri strident. Un rire sonore. L'équilibre
Dans lequel les couples, invisiblement tenus, chaloupent, vacille. Mais toujours, comme dans le fol élan d'un rêve,
Le rythme ronronne de plus belle dans la salle surchauffée... Pourvu qu'un souffle de vent ne vienne pas maintenant soulever les rideaux de velours
Derrière lesquels le matin attend déjà, gris, maigre, blafard... prêt, dans un saut froid, Enjambant la balustrade, à venir glisser sur le parquet, et rompre brutalement les rangs surchauffés des danseurs, rêve et danse brisés,
Et tandis qu'encore la valse vire, sonne et résonne sans raison,
Le jour afflue et l'air lourd de sueur, de parfum et de vin renversé se déchire, et à travers la lumière crue,
Roulant depuis les lointains, inflexible, puissant et clair, le chant du travail de la grande ville, par les fenêtres brusquement béantes, tout à coup retentit.

Ballhaus

Farbe prallt in Farbe wie die Strahlen von Fontänen, die ihr Feuer
ineinanderschießen,
Im Geflitter hochgeraffter Röcke und dem Bausch der bunten Sommerblusen. Rings
von allen
Wänden, hundertfältig
Ausgeteilt, strömt Licht. Die Flammen, die sich zuckend in den Wirbel gießen,

Stehen, höher, eingesammelt, in den goldgefaßten Spiegeln, fremd und hinterhältig,
 Wie erstarrt und Regung doch in grenzenlose Tiefen weiterleitend,
 Leben, abgelöst und fern und wieder eins und einig mit den Paaren,
 Die im Bann der immer gleichen Melodien, engverschmiegt, mit losgelassenen
 Gliedern schreitend,
 Durcheinanderquirlen: Frauen, die geschminkten Wangen rot behaucht, mit halb
 gelösten Haaren,
 Taumelnd, nur die Augen ganz im Grund ein wenig matt, die in das Dunkel leerer
 Stunden laden,
 Während ihre Körper sich im Takt unkeuscher Gesten ineinanderneigen,
 Ernsthaft und voll Andacht: und sie tanzen, gläubig blickend, die Balladen
 Müd gebrannter Herzen, lüstern und verspielt, und vom Geplärr der Geigen
 Wie von einer zähen lauen Flut umschwemmt. Zuweilen kreischt ein Schrei. Ein
 Lachen gellt. Die
 Schwebe,
 In der die Paare, unsichtbar gehalten, schaukeln, schwankt. Doch immer, wie in
 traumhaft irrem
 Schwung
 Schnurrt der Rhythmus weiter durch den überhitzten Saal . . . Daß nur kein Windzug
 jetzt die roten Samtportieren hebe,
 Hinter denen schon der Morgen wartet, grau, hager, fahl . . . bereit, in kaltem
 Sprung,
 Die Brüstung übergreifend, ins Parkett zu gleiten, daß die heißgetanzten Reihen
 jählings stocken, Traum und Tanz zerbricht,
 Und während noch die Walzerweise sinnlos leiernd weitertönt,
 Tag einströmt und die dicke Luft von Schweiß, Parfum und umgegossnem Wein
 zerreißt, und durch das harte Licht,
 Fernher rollend, ehern, stark und klar, das Arbeitslied der großen Stadt durch
 plötzlich aufgerissene Fenster dröhnt.

La putain

Comme hors des bras de Dieu j'ai glissé dans les bras du monde :
 C'était encore la caresse de ses mains qui faisait se gonfler mon sein,
 Encore la lame de son amour qui transperçait ma chair d'une blessure lascive,
 Et s'attardant dans la jouissance, s'enracinait dans la noirceur de mon sang,
 Lorsque déjà mon corps, livré à la multitude, se couchait sur de pauvres coussins.
 Et quand je m'enfouissais dans les frissons, c'est au devant de lui que se tendait mon
 ventre,
 Et quand le monde m'assaillait de mots crus,
 Un bienheureux martyr me submergeait et au loin de l'épreuve resplendissait le but,
 Et le répugnant repas d'horreur et de souillures que l'on m'offrait,
 Était l'hostie sacrée que ma bouche recevait de sa main,
 Et chaque plaisir était rafraîchi au sang de ses blessures profondes,
 Et chaque douleur balayée par la fulgurance de son amour,
 Depuis les caves, les bars des ports, les rues prostituées, là où l'âme, comme égarée
 par la chair, dormait contre le rêve,
 Montait déjà la voix de mai qui appelait la noce et la résurrection.

Die Dirne

Wie aus den Armen Gottes glitt ich in den Arm der Welt:
Noch wars das Streichen seiner Hände, das mir meine Brüste aufgeschwellt,
Und seiner Liebe Schwert, das lustvoll sehrend meinen Leib durchstieß
Und das in Wollust weilend sich im Dunkel meines Blutes niederließ,
Als schon mein Leib, den Vielen ausgeliefert, sich auf armen Polstern streckte.
Und wenn ich unter Schauern mich vergrub, war ers, dem sich mein Schoß
entgegenreckte,
Und wenn mit rohem Wort die Welt mich überfiel,
Floß selige Marter und im Fernen leuchtete der Prüfung Ziel.
Und ekle Speise, die aus Graun und Schmach an mich erging,
War die geweihte Hostie, die mein Mund aus seiner Hand empfing,
Und jede Lust war tief im Blute seiner Wunden eingekühlt,
Und jedes Wehe vom Gefunkel seiner Liebe überspült,
Aus Kellern, Hafenkneipen, Dirnengassen, wo die Seele wie vom Leib verirrt dem
Traum entgegenschlief,
Wuchs mailich schon die Stimme, die zu Hochzeit und zu Auferstehung rief.